

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1 SEPTEMBRE, 1866. No. 23.

UN PAIR D'ANGLETERRE.

XXVI.

(Suite.)

“ Il y a de fâcheuses antipathies : celle de Julien pour M. Milner était de ce nombre. Dans la situation où se trouvait Julien, ce coup de tête de la douleur l'exposait, à son insu, au plus grand péril.

“ M. Milner, qui m'avait écrit pour m'annoncer la mort de Clouderley, en ajoutant que celui-ci lui avait confié une grande mission après lui, m'écrivit bientôt après pour m'instruire de la nouvelle disparition du jeune homme, auquel “ il était impossible, disait-il, “ que je ne portassé point un intérêt tout particulier.” Quant à lui, la mission qu'il avait reçue, et il soulignait ces mots, était un dépôt sacré qu'il n'abandonnerait jamais. Comme oncle, je ne pouvais rester indifférent au sort de Julien, et il s'attendait à obtenir mon concours dans toutes les démarches nécessaire pour le sauver ; car ce qu'avait entrepris Clouderley était encore à faire,

“ On peut penser quelle fut mon émotion en recevant cette lettre. Clouderley, en succombant, avait laissé à un autre la mission qu'il avait remplie jusqu'à sa mort, et j'apprenais en même temps qu'un homme de mon sang, se trouvait jeté une seconde fois, à son insu, par l'inexpérience de son âge, au milieu des bandits dont il était menacé de partager le sort !

XXVII

“ Le dernier lord Dauvers était mort au moment où Clouderley était reparti pour le continent !

“ Cet héritage m'arrivait après la perte de ma femme et de tous mes enfants, à part un seul N'y avait-il pas une suprême dérision de la Providence dans cette accumulation de richesses et d'honneurs sur ma tête ?

“ Au milieu de mes remords et de mes douleurs, j'étais devenu le chef de ma maison ! Sous le coup des menaces de Clouderley, je prenais le titre de Dauvers, je devenais pair d'Angleterre !

“ J'éprouvai un mélange de profonde tristesse et d'orgueilleuse joie, quand je fus reçu triomphalement dans ce château où vous me voyez aujourd'hui, Edouard.

“ Il y a pour moi je ne sais quel sombre satisfaction à vous ouvrir mon cœur, car je ne l'ai jamais ouvert à personne ; en me connaissant bien, vous vous acquitterez mieux de la mission que je vais vous donner. Regardez ce château, habitation de mes ancêtres : il a été construit par une des races les plus illustres d'Angleterre, les Mowbrays, ducs de Norfolk, dont l'un jeta son gantelet, comme gage de combat, à Henri, duc d'Hereford, depuis Henri, quatrième de nom, roi d'Angleterre.

“ Je débarquai à Chester, et traversai le comté. Quand j'arrivai à Doncaster, je rencontraï une députation formée de l'élite de mes tenants. Comme j'avancais sur la route, mon cortège augmentait à chaque instant. Les coteaux étaient convertis de spectateurs. Les habitants de la campagne, qui portaient tous leurs vêtements de fête, apparurent bientôt, au nombre de plusieurs centaines, précédés de tambours, de trompettes et de chœurs d'harmonie. On avait élevé des arcs de triomphe, sous lesquels moi et ma suite nous passâmes. On voyait des drapeaux flotter dans les airs, avec des inscriptions variées, et les

j'étais insu. Tout le château, tout le parc de Milwood et les maisons du village voisin étaient illuminés. On tira un grand feu d'artifice, qui termina les réjouissances de la soirée.

« Quel contraste avec tous les deuils que je venais de traverser, avec les menaces de Clouderley, que je croyais encore entendre !

« Je reçus les principaux de mes teneurs : ce n'était que félicitations et congratulations du rang auquel je venais d'être élevé ! Et moi, je pensais à ma femme, à ma Céline, à mes enfants que j'avais perdus !... J'étais comte de Dauvers, mais il ne me restait qu'un fils, un seul !

« Il y a peu de temps que j'ai appris la nouvelle de la dernière disparition de mon neveu. On n'a plus entendu parler de lui. M. Milner, m'a écrit plusieurs fois, mais toutes ses recherches ont été vaines.

« Je ne puis supporter plus longtemps une telle situation. Je n'avais jamais prévu que tel serait le résultat de ma faute. J'ai voulu être l'aîné, le chef de ma maison. La fortune m'a offert le moyen de satisfaire mon ambition ; mais j'avais pourvu à l'avenir de mon neveu ; je savais que Clouderley, quelque fût sa conduite, ne l'abandonnerait pas, et il a prouvé que je l'avais bien jugé.

« Maintenant, tout ce que j'avais fait pour atténuer ma faute se trouve inutile. Où est le malheureux jeune homme ? Il a été bien élevé, protégé par un homme fidèle et dévoué à la mission qu'il s'était il donné me semble que je vois le de mon Arthur livré à toutes les tortures de la misère, ou bien au milieu de bandits qu'il est le seul à ne pas connaître. Il me semble que je le vois victime de cette société funeste, où l'imprudence de la jeunesse l'a jeté, et, qu'arrêté, jugé, condamné avec avec des bandits, il est avec eux conduit au dernier supplice !... Je sens que j'approche du terme de la vie, et je ne veux pas avoir à me reprocher de n'avoir pas fait en mon pouvoir pour sauver le fils de mon frère ! »

XXVIII

Tel avait été le récit de lord Dauvers.

Le moment était venu pour lui de me donner la mission qu'il m'avait annoncée dès le commencement de ce récit.

—Maintenant Edouard ajouta-t-il j'ai à vous confier une mission délicate et difficile. Il s'agit de sauver le fils de mon frère, et de le replacer dans une situation où il ne coure plus de pareils dangers. Mais il faut vous arrêter là ! Quoi que j'ai fait, j'ai un fils, Edouard, et le passé est le passé. Je ne puis revenir sur ce passé ! J'ai assez souffert pour l'expier d'ailleurs, et n'est-ce pas, je conserverai ce fils chéri ? Puis-je lui arracher, à lui qui est innocent de tout, ces titres, ces domaines que j'ai payés par tant de malheurs et tant de cruelles souffrances ? Non, Edouard, non, cela n'est plus possible aujourd'hui ! Ainsi Edouard, j'ai eu confiance en votre loyauté ; vous ne la trahirez pas...

Emu par l'appel que m'adressait lord Dauvers, et, par la douleur qu'il montrait, incapable d'une dénonciation, je lui promis de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour sauver son neveu, le laissant juge de la conduite qu'il aurait à tenir ensuite.

—J'aime cette réponse, dit lord Dauvers. Partez donc, Edouard ; j'ai donné tous les ordres nécessaires pour votre départ. *Le secret* est entre vous et moi...

—Il y restera, répondis-je, tant que vous n'en déciderez pas autrement, milord.

Quelques heures après, je partais pour l'Italie.

XXIX

A peine arrivé à Florence, je me rendis chez M. Milner.

Il ne put me donner aucun renseignement sur le lieu où se trouvait Julien. Quant à l'histoire antérieure du jeune homme, je la connaissais, et il ne pouvait rien m'apprendre à cet égard.

La conviction de M. Milner était que Saint-Elme et Francesco se trouvaient à la tête d'une bande de brigands. Quel que fût le but du départ de Julien, comme il éprouvait un vif attrait pour la société du comte Camaldoli, qui n'était autre que Saint-Elme, d'après M. Milner, qui en cela ne se trompait pas, il

était évident, suivant M. Milner, que Julien, qu'on ne rencontrait nulle part à Florence, qui, depuis un mois au moins, n'avait demandé aucun compte de son héritage, et qui sans doute n'y songeait guère, dans ses aspirations poétiques, était allé retrouver ceux qui avaient toutes ses sympathies, qui étaient poètes à leur manière, Saint-Elme et Francesco. Je ne pouvais partager l'amertume qui trahissait les paroles de M. Milner ; mais je ne cherchais pas moins à profiter de ses indications, qui me paraissaient juste. Un changement d'une grande importance venait d'avoir lieu dans le gouvernement de Naples. Ce royaume, qui pendant des siècles avait été sous le pouvoir de vice-rois espagnols et autrichiens, conquis par Philippe de Bourbon, roi d'Espagne, avait été donné à son fils don Carlos, en 1734.

A l'époque de son avènement, don Carlos avait dix-huit ans. Il fixa aussitôt sa résidence dans la capitale de son royaume, et il ne tarda pas à se distinguer par une sage administration des affaires de l'Etat. Il exprima, entre autres déterminations, celle d'extirper le *banditisme* de son royaume, et de mettre un terme à un fléau dont souffrait le pays tout entier.

Ce fut seulement vers la troisième année de son règne que cette pensée commença à recevoir sa pleine exécution. Une fois que la mesure fut appliquée, systématiquement, les effets s'en produisirent, d'abord dans le voisinage de la capitale, puis jusqu'à Otrante et jusqu'au détroit de Messine. Le banditisme passa la mer, et se retira en Sicile. Le vice-roi, qui représentait le roi à Palerme, reçut l'ordre de faire exécuter les édits déjà promulgués, et d'adopter les mêmes mesures qui avaient déjà réussi dans le royaume de Naples.

J'arrivai en Toscane au moment où ce plan était en cours d'exécution. Il n'y avait déjà plus de bandits de Florence à Reggio.

On eût dit pendant quelque temps que le vice-roi de Sicile était décidé à suivre un système tout contraire à celui que son souverain lui avait prescrit. Il n'avait pris aucune mesure pour obtenir les résultats qui avaient déjà répondu si

heureusement à la sage et énergique administration de don Carlos.

Je ne voulus point passé le détroit avant d'avoir poussé mes recherches dans tous les coins du continent italien partout où je pus supposer que Saint-Elme s'était retiré ; mais, malgré tous les renseignements que je pus recueillir, avec l'appui de M. Milner, et du chargé d'affaires d'Angleterre, je n'obtins pas d'autre résultat que celui d'avoir consulté beaucoup de magistrats et d'officiers de justice sur les aveux des bandits arrêtés et condamnés, ou de ceux auxquels on avait fait grâce sur la promesse de ne plus retomber dans le même genre de vie. Tous avaient entendu parler de Saint-Elme, beaucoup de Francesco ; mais aucun ne savait rien de Julien ; tous assuraient que Saint-Elme était passé en Sicile.

Je partis donc pour la Sicile. Lorsque j'y arrivai, on commençait à y attaquer sérieusement le banditisme. Déjà quelques bandes avaient été faites prisonnières et jetées en prison. J'avais pu me joindre, grâce aux recommandations que j'avais apportées, aux détachements de troupes royales qui poursuivaient les brigands dans toute la Sicile ; mais, quand nous pénétrions dans leurs retraites, nous ne trouvions la plupart du temps que les restes des feux qu'ils avaient allumés, et quelques ustensiles de cuisine qui leur avaient servi. Nous perdîmes ainsi beaucoup de temps.

Un jour que je m'étais écarté de la grande route avec un domestique italien que lord Dauvers m'avait donné au moment de mon départ, je rencontrai tout à coup, près d'un lieu sauvage dont l'aspect pittoresque m'avait attiré, deux bandits, qui, nous mettant le pistolet sur la gorge, nous forcèrent à les suivre.

Ils avaient attendu au passage un noble sicilien qui mettait beaucoup d'énergie à faire exécuter les édits rendus contre le banditisme ; mais il put rent bientôt s'assurer que j'étais Anglais, et que je n'avais aucun rapport avec leur adversaire déclaré.

J'étais captif avec mon domestique, et, suivant leur coutume, les bandits attendaient de moi une rançon. J'avais écrit immédiatement à un banquier de Naples, pour lequel j'avais une lettre de

credit que j'avais tenue en réserve. En attendant la réponse, qui devait m'être adressée à Palerme, où mon domestique irait la chercher avec la somme convenue, j'écoutais les récits des brigands qui m'entouraient, et je tâchais d'y trouver quelques-uns des renseignements dont j'avais besoin. Je leur entendis prononcer une fois les noms de Saint-Elme et de Francesco, et, après leur avoir raconté l'objet de mon voyage en Italie, je les suppliai, puisqu'ils connaissaient Saint-Elme, de lui faire parvenir une lettre, où j'invoquais son intérêt pour Julien, et où je le suppliais d'avoir égard à la position de ce jeune homme, que ses amis d'Angleterre voulaient enlever aux périls qu'il pouvait courir.

Les bandits qui me retenaient prisonniers finirent par m'avouer que Saint-Elme et Francesco étaient en Sicile. Ils me dirent même que, dans le royaume de Naples, ils avaient vu Julien auprès de Saint-Elme ; mais ils m'assurèrent qu'il n'était point passé avec lui en Sicile.

Le chef de ces bandits me promit de faire parvenir ma lettre à Saint-Elme. Ma rançon arriva. Je partis sans avoir reçu de celui-ci, directement ou indirectement, aucune réponse, quoique j'eusse indiqué dans ma lettre tous les endroits, toutes les villes où je devais passer. Car, moi aussi, je me faisais un point d'honneur de découvrir ce malheureux jeune homme et de le sauver.

Un an s'était écoulé depuis mon départ du château de Milwood. Julien venait d'entrer dans sa vingt et unième année.

XXX

Il y avait cinq semaines que je me trouvais à Messine, persévérant toujours dans mes recherches, pendant lesquelles j'étais passé bien des fois de l'espoir au découragement et du découragement à l'espoir, lorsque dans un café j'entendis une conversation qui excita au plus haut point mon intérêt.

Le principal interlocuteur était un jeune officier qui venait d'arriver de Tarente.

Il disait qu'on y parlait beaucoup, au

moment de son départ, d'un improvisateur, qui n'avait pas plus de vingt ans, et qui surpassait tout ce qu'on avait jamais entendu dans ce genre. C'était le protégé de l'archevêque de Tarente. Personne ne semblait savoir d'où venait ce jeune homme.

Une des compositions que cet officier se rappelait avec le plus d'admiration était un poème où le nouvel improvisateur se représentait lui-même un orphelin qui venait de perdre son père, tué par des bandits dans les montagnes. Il se plaignait d'un tuteur qui l'avait traité avec une extrême sévérité, et il racontait qu'en le fuyant il lui était arrivé, dans les bois qu'il traversait, de rencontrer des bandits, avec lesquels il était resté ! Il ne savait d'abord comment son père avait été tué, mais il avait fini par découvrir qu'un jeune homme, auquel il était lié par une étroite amitié, était l'auteur de la mort de son père. Il rendait de la manière la plus émouvante l'horreur qu'il avait éprouvée en ce moment, et l'empressement qu'il avait mis à quitter de tels compagnons. Dans une éloquente péroraison, il s'était adressé à la pitié de son auditoire, et tout le monde avait été ému jusqu'aux larmes ; puis bientôt des applaudissements enthousiastes et longtemps prolongés avaient répondu à cette touchante improvisation.

J'étais tout préoccupé du récit de cet officier. Depuis que je me trouvais en Italie, j'avais eu le temps d'apprendre assez bien l'italien pour que le sens d'aucune de ses paroles ne m'eût échappé.

Je savais que Julien avait eu fort jeune des rapports avec un improvisateur célèbre, je savais qu'il était poète. Mais aurait-il voulu parler de lui-même, si en effet il était devenu improvisateur ? Se serait-il choisi pour le héros d'une de ses improvisations ? Bien des circonstances venaient à l'appui de cette hypothèse ; son âge, son talent, l'identité même du récit avec sa propre histoire. Je saisis l'occasion de questionner l'officier sur la voix, les traits, l'air de l'improvisateur, mais je n'avais jamais vu Julien, de sorte que les réponses de mon interlocuteur ne pouvaient m'être d'un grand secours. Ce qu'il y avait de cer-

tain, c'est que ce que j'apprenais maintenant répondait exactement à ce que m'avait dit lord Dauvers. A tout événement, je crus devoir partir immédiatement pour Tarente.

J'arrivai. Je trouvai le jeune homme dont l'officier m'avait parlé à Messine. Sa physionomie pleine de franchise excitait tout d'abord l'intérêt. Il était dans le premier épanouissement de la jeunesse, dans cet âge heureux où la candeur brille dans chaque trait du visage. En ce moment il terminait une improvisation devant un auditoire émerveillé. Ses cheveux étaient dans un désordre poétique ; ses yeux étincelaient ; il éprouvait évidemment lui-même l'émotion qu'il voulait communiquer. Il aurait pu dire comme la Sibylle : *Deus, ecce Deus*. J'étudiais ses traits avec la plus grande attention ; je me disais à moi-même : " Est-ce bien là le jeune homme qui est l'héritier légitime d'une grande maison d'Angleterre, et qui se trouve privé de tous ses droits ? " Je ne lui trouvai aucune ressemblance avec le comte de Dauvers ou lord Bardsley, l'oncle et le jeune cousin de Julien, je veux parler de l'enfant que j'avais vu au château de Milwood. L'improvisateur avait une très-belle figure, mais une figure italienne.

Il répondit à toutes mes questions avec la plus grande franchise. Il me dit qu'il venait de Sienne, et que les improvisations du célèbre Bernardini lui avaient inspiré la pensée d'être lui-même improvisateur. Il avait rencontré alors Francesco et Julien.

Je lui demandai comment il avait appris l'histoire qui m'avait tellement intéressé à Messine. Il me répondit qu'il l'avait entendu raconter, qu'il la croyait véritable, mais qu'il ne connaissait pas les personnes qui avaient pu y jouer un rôle. Il n'avait eu aucunement l'idée de faire la moindre allusion au jeune Clouderley. Cette histoire l'avait seulement frappé comme intéressante, et très-propre à devenir le sujet d'un récit dramatique. Comme ce jeune homme avait quelque chose de bon et d'expansif dans le caractère, nous liâmes conversation, et nous passâmes en revue différents sujets ; je lui dis entre autres choses que j'étais venu d'Angleterre,

pour rendre au jeune Clouderley tous les services qu'il serait en mon pouvoir de lui rendre.

Le lendemain matin, à ma grande surprise, lorsque j'allais sortir, ma connaissance de la veille se présenta inopinément chez moi ; elle avait un papier imprimé à la main. Ce papier contenait la liste de certains bandits faits prisonniers par la troupe et amenés à Palerme. Ils étaient au nombre de vingt. En tête de la liste se trouvait le nom de Saint-Elme. Parmi ceux qui venaient ensuite étaient Francesco et l'objet de ma sollicitude, l'infortuné Julien !

Après ce que j'avais dit la veille, le jeune homme ajouta qu'il s'était empressé de m'apporter cette nouvelle, quelque mauvaise qu'elle fût. Il me fit observer que l'affaire ne souffrait pas de retard, car on savait que le roi des Deux-Siciles était plus que jamais résolu à détruire le banditisme, ce qui rendait la position des prisonniers fort critique.

Je n'éprouvais pas les mêmes craintes. J'étais bien convaincu que Julien n'était pas un brigand ; assurément il n'avait jamais pris part à aucune des dépradations des bandits, bien qu'il eût vécu au milieu d'eux. Il était impossible qu'il eût redouter aucune procédure criminelle ; mais l'affaire tourna autrement que je ne l'avais prévu.

XXXI

Le premier ministre du roi de Naples était le marquis Fanucci. Parmi ses projets, ce qu'il avait le plus à cœur de conduire à bonne fin, pour mériter la confiance de son souverain, était l'extirpation du banditisme. Il était donc décidé à faire des exemples. C'est ce que je ne sus que plus tard.

L'aventure de Julien avait quelque chose de très-extraordinaire. La mort de celui qu'il regardait comme son père l'avait plongé dans la plus grande douleur. Il ne savait comment cet événement avait eu lieu. On a vu ce qui était advenu, lorsqu'il s'était trouvé seul encore une fois en face de celui qu'il regardait comme un pédagogue d'une sévérité intolérable. Un mouvement presque irrésistible l'avait entraîné vers Saint-Elme. L'idée de cette vie solitaire

et sauvage qu'il avait menée avec lui revenait comme la seule qui fût compatible avec son chagrin. Il se rappelait la sympathie douloureuse que lui avait montrée le comte Camaldoli, le dernier serrement de main de Francesco. Il trouverait chez eux avec ces sympathies muettes, qui font du bien au cœur, ce respect si précieux pour une douleur qui ne peut pas être consolée.

Il les rechercha donc, et, quoiqu'ils se furent éloignés à une assez grande distance des lieux où il les avait quittés, dernièrement, il les retrouva. Ils furent surpris de le voir reparaitre au milieu d'eux, après le triste événement qui les avait séparés. La sympathie cependant qu'il leur inspirait leur ferma la bouche. Ils ne pouvaient lui dire : Nous sommes les meurtriers de votre père ! Saint-Elme, dont l'origine, certes, était bien différente de la vie qu'il menait, éprouvait un sentiment d'amitié tout particulier pour ce jeune homme pur et généreux, l'affection s'attachait à lui avec une sorte d'obstination. Les témoignages d'affectueux intérêt qu'il prodiguait à l'orphelin touchaient Julien jusqu'au fond du cœur, et augmentaient son enthousiasme pour cet homme extraordinaire qui exerçait sur tous ceux qui l'entouraient une fascination étrange. Il lui semblait qu'il éprouvait pour lui une de ces amitiés des temps antiques qui étaient restées célèbres dans la fable et dans l'histoire : les noms de Thésée et de Pirithoüs, d'Achille et de Patrocle, de Damon et de Pythias, se présentaient à sa jeune imagination. Il aurait bravé tous les périls, il aurait donné sa vie pour son ami. Un lien de cet nature semblait semblait nécessaire à son existence. Il lui fallait quelqu'un à chérir avec une affection filiale, quelqu'un à vénérer avec un respect mystérieux un homme dont il ne voulait même pas sonder la vie extraordinaire. Il peut paraître étrange que Julien trouvât tout cela dans Saint-Elme, à qui sa vie toujours errante, ne semblait pouvoir donner un pareil prestige ; mais Saint-Elme avait été un patricien, un ami de son pays, et ce n'était, on le sait, qu'après avoir échoué dans ses vues patriotiques, après avoir subi l'exil et la proscription, qu'il s'était jeté dans cette existence

d'oullain : "Dans le démon, comme à dit le poète, il y avait encore de l'archange !"

Et, si nous ajoutons à ces divers traits de Saint-Elme la douceur toute particulière avec laquelle il traitait Julien, vivant au milieu de ceux qui avaient tué son père, on ne sera point surpris de dévouement que le jeune homme éprouvait pour le protecteur qu'il avait choisi.

A la fin, Julien découvrit la profession de ceux qui l'entouraient. Mais il était trop tard. La société dans laquelle il s'était jeté avait étrangement bouleversé ses idées. Il s'était demandé si la morale qu'il avait entendu professer dans le monde n'était pas le préjugé des têtes faibles, l'expression de l'égoïsme d'une société artificielle. C'était en faveur de Saint-Elme seul, il est vrai, qu'il faisait cette exception. Il jugeait le reste de la bande comme elle méritait d'être jugée. Il savait qu'on n'y trouvait que passion et violence, et que le premier argument de ces bandits était le stylet.

Quand Julien fit la découverte dont je viens de parler, Saint-Elme le pressa de rentrer dans la société, dont il s'était séparé. Il expliqua au jeune homme les circonstances qu'il lui avaient fait adopter ce genre de vie, quand il s'était vu chassé de son pays et déporté par ses ennemis. Julien avait devant lui toute une honorable carrière, qu'il pouvait parcourir. Il avait reçu de la nature des facultés supérieures, de grandes et belles dispositions ; il avait eu tous les avantages de l'éducation ; ses habitudes étaient honorables ; sa réputation n'avait reçu aucune atteinte. La société lui était ouverte, il n'avait qu'à y choisir sa place. Il y trouverait toute la renommée, toute la gloire qu'il pouvait désirer. Il se ferait des amis, qui tous seraient heureux de contribuer à son bonheur.

Saint-Elme invita Julien à comparer ce sort à celui que Saint-Elme était forcé de subir. Il lui fallait cacher sa tête où il pouvait, errer fugitif de retraite en retraite ; et, à la fin, son destin serait probablement d'être traîné devant un tribunal, pour y expier son mépris des lois sociales par une mort ignominieuse !

Julien fut sourd à ces représentations.

Le pauvre enfant, dans l'exaltation de son dévouement pour Saint-Elme, se plaisait à contredire toute logique. Le chagrin, le dégoût momentané du monde, où il avait perdu ceux qu'il aimait le mieux; lui faisaient, d'ailleurs, préférer une solitude sauvage et l'ami qu'il y avait retrouvé : " Je suis seul dans le monde, disait-il, je n'ai pas un ami sur lequel je puisse m'appuyer. Il n'y a pas d'isolement comparable au mien ! " Ainsi Julien trouvait une sorte de plaisir insensé à concentrer toute son affection sur la tête d'un chef de bandits !

Quant à Saint-Elme, il espérait que le temps viendrait bientôt où Julien, se rendant à la raison, renoncerait à cette étrange poésie. Ils firent donc une convention, en vertu de laquelle Julien resterait encore avec la bande de Saint-Elme, mais ne prendrait aucune part à ses expéditions.

Il n'y avait pas longtemps que cette convention avait eu lieu entre Saint-Elme et Julien, quand le marquis Fannucci annonça le dessein de reprimer le banditisme dans tout le royaume de Naples. Ce fut une nouvelle occasion pour Saint-Elme d'insister auprès de son jeune ami sur la nécessité de se séparer d'hommes auxquels le gouvernement du pays déclarait la guerre. Mais Julien ne voulut pas en entendre parler. Quitterait-il son ami au moment du danger ? " Il y aurait là, disait-il une véritable lâcheté ! "

Saint-Elme pensait lui-même que, si les choses en venaient à la dernière extrémité, il serait impossible, en tout cas, qu'un jeune homme dont les mains ne s'étaient jamais souillées de sang, qui n'avait pas à se reprocher le moindre acte de violence, fut enveloppé dans la ruine d'une troupe de bandits.

Cependant l'événement trompa ses prévisions. Peu de temps après cette dernière conversation entre Julien et Saint-Elme, une rencontre désastreuse eut lieu. Saint-Elme et une cinquantaine d'hommes de sa bande furent entourés, dans les défilés des montagnes, par des troupes qu'on avait envoyées contre eux. La surprise avait été combinée avec une grande habileté. Saint-Elme se trouva cerné de toutes parts. Il

lui fallait se laisser affamer, se rendre, ou, par un effort désespéré, s'ouvrir un chemin à travers l'ennemi, et lui passer sur le corps. S'il réussissait, il avait le projet de quitter aussitôt la Sicile et d'aller offrir, avec les hommes qu'il pourrait emmener, ses services au bey de Tunis.

La lutte fut sanglante et furieuse. Les bandits montrèrent un vrai courage. Saint-Elme et même Francesco se surpassèrent. En cette occasion, Julien refusa de rester passif. Il n'aurait jamais voulu tremper dans des actes de brigandage ; mais il ne put voir la vie de l'homme qu'il aimait si profondément exposée aux plus terribles périls sans se mêler à la lutte, sans avoir sa part du danger.

Saint-Elme aurait voulu l'éloigner du lieu du combat ; il résista avec beaucoup d'énergie au dévouement de Julien ; mais il était trop tard. Saint-Elme et sa bande étaient investis de tous côtés. Les troupes s'étaient emparées des meilleures positions. Elles combattaient d'un point élevé et elles étaient, des deux côtés, flanquées de précipices qui leur servaient de remparts. Il y eut trente bandits et quinze soldats tués.

Vingt des bandits, attaqués à chaque instant par de nouveaux adversaires, quelques-uns blessés, d'autres épuisés de fatigues, furent faits prisonniers. Parmi les captifs se trouvaient Saint-Elme, Francesco et Julien.

Je n'eus pas plutôt appris ces nouvelles que je me hâtai de repartir pour Messine et de là pour Palerme. Partout où je passais, je voyais qu'on regardait l'affaire comme très-sérieuse, et j'entendais dire que le gouvernement napolitain profiterait de cette occasion pour faire un terrible exemple et montrer son inébranlable résolution d'en finir avec le banditisme.

J'arrivai à Palerme. J'appris que les prisonniers étaient enfermés dans des cellules particulières, et que personne n'obtenait la permission de les voir.

La situation où Julien se trouvait placée produire un terrible effet sur lui. Jeté dans un cachot, seul, il était en face de la situation qui lui était faite. Sa vie, pendant les douze derniers mois, n'a-

avait été qu'un rêve. Il avait éprouvé une bien vive douleur de la mort de Clouderley. Cette douleur l'avait poussé à rechercher la société de ceux qu'il avait laissés dans les Apennins. Maintenant, tout ce rêve s'était évanoui. Il pouvait comprendre au langage de ses gardiens, qu'il ne quitterait sa prison probablement que pour monter sur l'échafaud.

Julien était bien jeune, et les scènes si variées de la vie étaient pour lui bien nouvelles. La jeunesse et la vieillesse ont des points de vue très-différents. Il arrive, que dans la vieillesse on se fatigue d'une longue existence, parce que les désirs ne sont plus les mêmes, et que l'on ne redoute moins la fin ; mais dans la jeunesse, à vingt ans surtout, il est bien dur de mourir !

Et ce n'était pas d'une mort ordinaire qu'il s'agissait pour Julien ; c'était de la plus affreuse, et de la plus horrible des morts ! Il avait été jusque-là étranger à l'adversité et aux épreuves. Les soins de Clouderley et d'Endoxie lui avaient frayé une voie facile dans son enfance ; il n'avait pas même soupçonné qu'il y eût des ronces dans le chemin. Les catastrophes de l'histoire n'avaient été pour lui qu'une tragédie à laquelle on assiste sans y prendre part. Les seules contrariétés qu'il eût rencontrées, et c'est pour cela sans doute qu'il n'avait pas voulu s'y soumettre, avaient été les représentations de M. Milner ; et maintenant il s'apercevait que cette sévérité qui lui avait paru le plus intolérable n'avait eu pour point de départ que l'intérêt véritable que cet homme lui portait. Quel contraste maintenant avec tout son bonheur passé ! Quoi ! lui qui n'avait jamais eu une intention mauvaise, qui n'avait obéi qu'à des idées de dévouement, il était tout à coup traité comme le plus vil des criminels, il était enfermé dans un donjon et destiné à l'échafaud ! Il se sentait frappé, à cette idée, d'un sentiment d'horreur ; il y avait des instants même où, dans son désespoir, il croyait qu'il allait perdre la raison et se briser la tête contre les murs de son cachot !

Pourquoi avait-il recherché cette funeste société ? Pourquoi s'était-il laissé entraîner par une folle imagination qu'

lui avait montré les choses et les hommes comme ils n'étaient pas ? Il aurait pu ajouter, et c'était l'explication de son malheur : " Pourquoi me suis-je trouvé orphelin à vingt ans ! " S'il avait connu le secret de sa naissance, il se serait écrié : " Pourquoi étais-je orphelin le jour même de ma naissance ? "

XXXII

J'entrai à Palerme sous de bien tristes impressions. Tout entier à ma mission et tremblant pour la vie du malheureux jeune homme au salut duquel je m'étais voué, je fis peu d'attention à la riche et poétique contrée qui domine la Méditerranée et sert de cadre à Palerme. Le château, qui est aussi la prison, offre quelque chose de solennel et de menaçant, au milieu de cette riante nature. C'était là qu'était renfermé ce jeune homme, au cœur si chaud, dans le premier épanouissement de sa vie, encore si près du jour de sa naissance et plus près peut-être encore de sa mort !

J'appris que, par l'ordre du gouvernement, les accusés devaient être partagés en séries de dix hommes ; chacune de ces séries devait comparaître devant le conseil de guerre, et, en cas de condamnation, subir la peine de mort. Le roi de Naples espérait mettre fin au banditisme par ces exemples terribles.

Dix bandits, Saint-Elme en tête, avaient déjà été jugés et condamnés au dernier supplice. On avait mis un intervalle de trois jours entre la sentence et l'exécution. Cette première exécution devait avoir lieu le lendemain matin de mon arrivée. Julien ne se trouvait pas au nombre des condamnés.

Je résolus de me mêler à la foule des spectateurs accourus pour assister à cette triste scène. Les prisonniers étaient divisés en deux catégories ; les uns appartenaient aux classes populaires, les autres aux classes élevées.

Un immense concours de peuple se pressait au défilé de ce cortège funèbre. Il y avait de longues années que l'on n'avait vu un pareil spectacle à Palerme. Le gouvernement n'avait jamais rien omis pour donner une grande solennité à la scène qui allait se passer. La troupe marchait au bruit du tambours et enseignes

déployées. Un grand nombre de magistrats, fait insolite, figuraient dans cette lugubre cérémonie. Il semblait que les représentants de la loi avaient voulu assister à son triomphe sur le banditisme cette protestation armée contre la loi. Les condamnés étaient précédés par des halleardiers, et passaient au milieu de deux files de soldats. Des prêtres les accompagnaient.

Trois d'entre les condamnés, appartenant à la classe populaire, furent conduits au milieu de l'exécution sur des mules, sans selles et sans brides. Ils étaient revêtus, par-dessus leurs habits, d'une sorte de robe de crêpe blanc.

Les sept autres condamnés étaient montés sur des chevaux avec selles, des éperons, marques de la supériorité de leur sang. Ils étaient complètement vêtus de noir. C'étaient leur propre denil qu'ils portaient.

La plupart de ces malheureux étaient de forts beaux hommes. Sans doute les plébéiens avaient, dans leur prestance, quelque chose de plus grossier ; mais on remarquait leur force athlétique ; leur chevelure était épaisse, et leurs fronts sourcilieux semblaient encore menaçants, même à leur dernière heure.

Les bandits de la classe élevée semblaient d'une tout autre nature. Leurs regards hautains bravaient la société jusqu'au pied de l'échafaud. Chacun d'eux, à l'exception d'un seul peut-être, se tenait à cheval d'un air froid et digne. Il y avait dans leurs traits une expression de fermeté et de courage. Pour la plupart, ils ne regardaient guère autour d'eux, et semblaient ne pas daigner accorder leur attention à la cérémonie dont ils étaient l'objet. De temps à autre, cependant, ils jetaient un coup d'œil de mépris sur la foule. Ce n'était point la conduite ordinaire de bandits, mais ceux-ci avaient été formés et disciplinés par Saint-Elme.

Le dernier de tous venait Saint-Elme lui-même. Aucune fibre de sa figure ne remuait. Il était indifférent, ironique et calme. Depuis longtemps il s'était préparé à cette journée. Si son esprit était battu, sa figure n'en disait rien. Il savait son rôle, et allait le jouer. Nature extraordinaire, qui avait vécu d'illusions, et qui avait rêvé peut-être une roy-

auté à la Romulus sur cette terre où du brigandage, était sortie la Rome du paganisme ! Saint-Elme souriait presque, d'un air de gentilhomme, comme s'il ne voulait rien prendre au sérieux dans la société qui le condamnait, rien, pas même la mort !

Les trois hommes du peuple furent pendus à des gibets disposés d'avance, et un bourreau, suivant la coutume espagnole, monta sur les épaules de chacun d'eux, pour que la mort fut plus rapide. Les sept autres condamnés, furent placés sur des chaises, les uns à côté des autres, et chacun derrière une sorte de pilier, où était passée la corde attachée au cou du criminel, et, à un signal donné, une barre, en faisant tourner une corde, étrangla les condamnés, dont la mort fut immédiate. C'est le supplice espagnol du garrot.

Cette terrible exécution, le première à laquelle j'eusse assisté de ma vie, m'avait frappé de stupeur.

Quant elle fut terminée, je me retirai lentement, songeant au malheureux jeune homme qu'attendait la même mort, à ce jeune homme destiné par sa naissance au plus haut rang, et qui maintenant, seul au monde, était comme figuier stérile maudit par le Sauveur du genre humain.

Quel espoir de succès pouvait-on avoir en tentant de le disputer à l'échafaud ? L'autorité qui gouvernait la Sicile semblait implacable. On savait que telle journée devait avoir sa fournée de condamnés et la journée suivante la fourne d'exécutés. J'avais vu la première exécution. Le septième jour, le rideau devait tomber sur cet épouvantable drame, et tout serait fini !

XXXIII

L'Angleterre avait alors deux représentants dans les Etats napolitains : M. Chamberlain, consul à Messine, et M. Allen, consul général à Naples. M. Chamberlain était le plus proche ; mais M. Allen était le plus influent. Ajoutez à cela que, s'il y avait un acte d'amnistie possible, c'était à la cour, du roi de Naples qu'il fallait le demander. Je me hâtai de partir pour Naples. Je tremblais que, dans ces circonstances où le temps

était d'une si grande importance, un accident, un retard vint rendre une tentative inutile, et, sur mer, à combien d'accidents et de retards n'est-on pas exposé? La traversée fut heureuse. J'arrivai à Naples. J'obtins facilement une audience de M. Allen.

Je lui dis le motif qui m'amenait.—Il n'ignorait pas, ajoutai-je, la résolution où était le gouvernement napolitain d'exterminer le banditisme sur son territoire. J'arrivais de Palerme, où j'avais assisté à l'exécution de Saint-Elme et de neuf hommes de sa bande. Dix hommes étaient réservés à un même sort. Leur procès devait commencer dans quelques jours, et l'exécution suivre immédiatement.

Il n'y avait point de doute quant à l'issue d'un tel procès. Un de ceux qui se trouvaient maintenant prisonniers était né à l'étranger d'un père anglais et d'une mère grecque. Il venait d'entrer dans sa vingt et unième année. Une série de circonstances l'avait jeté dans la société de brigands, mais il n'avait jamais pris part à leurs actes de violence et de dégradation... J'allais continuer, lorsque M. Allen reprit assez vivement.

—Eh ? que puis-je faire, monsieur, en pareil cas ? D'après ce que vous me dites vous-même, celui auquel vous vous intéressez est sous le coup d'une accusation capitale. Le pouvoir d'un ministre étranger ou d'un consul n'a pour objet que de protéger les sujets de son prince dans leur propriété. Si un homme est sous le poids d'une accusation capitale, dans le pays où il se trouve, il faut qu'il soit jugé d'après les lois de ce pays. Dès qu'il met le pied sur un territoire, il se rend passible de poursuites pour tout crime ou délit. Un ministre ou un consul étranger n'a point à intervenir ici.

—Mais répondis-je le malheureux jeune homme est innocent ; avocat comme je le suis, si j'étais en Angleterre, je serais heureux de me charger d'une cause comme la sienne ! Si je croyais que, dans ce moment, la justice pût être écoutée, quand les passions sont si vivement surexcitées contre le banditisme et que les apparences accussent notre

compatriote, je ne m'adresserais pas à vous. Il est évident pour moi que dans sa préoccupation exclusive, qui est d'extirper le banditisme, le gouvernement napolitain n'ira pas au delà des apparences. Faut-il donc qu'un innocent, qui a du sang anglais dans les veines, succombe au milieu de ces bandits qui montent sur l'échafaud ? Qu'il me soit permis de vous dire qu'il est digne d'un représentant de la nation anglaise d'intervenir dans une telle circonstance. Ce serait une tache pour la couronne d'Angleterre, un regret éternel pour un ministre anglais, si un sujet de cette couronne, innocent de tout crime, était livré aux bourreaux napolitains.

Le consul général parut d'abord frappé de ces observations et encore plus par l'énergie avec laquelle je les formulais devant lui. Cependant il me répondit de la manière suivante :

—Vous vous trompez, mon cher monsieur, je n'ai pas d'autorité en pareil manière. Mais ce que je puis, je le ferai volontiers pour vous. Je vous obtiendrai une audience du marquis Fanucci, le premier ministre. Si, par vos représentations, vous pouvez ébranler ses résolutions, à la bonne heure ? Voilà tout ce que je peux faire.

Je fus très peiné de l'issue de ma conférence avec M. Allen. J'avais espéré que l'intervention du représentant de Sa Majesté Britannique serait un grand poids. J'aurai mal du succès quand je compris qu'il ne me fallait compter que sur moi-même. Qu'obtiendrais-je d'un gouvernement enclin à la plus grande sévérité ? Je ne devais pas cependant négliger le seul moyen de salut qui restait au jeune homme devenu mon client.

Le marquis, après duquel je fus le jour même introduit, était un homme d'une quarantaine d'années, dans toute la force de l'âge.

Sa physionomie avait quelque chose de calme et de serein. C'était un homme d'étude et de science ; il avait été élevée à l'université de Pise, où il avait pris ses grades où il avait même été professeur ; c'était là que don Carlos l'avait pris pour l'employer aux affaires de l'Etat.

Il y avait en lui une certaine fierté latente qui ne l'empêchait pas d'avoir des manières très courtoises. Sa voix était sympathique, et il se montrait affable et gracieux.

J'insistai devant le ministre sur les considérations que j'avais déjà fait valoir auprès du consul. Je parlai de l'honneur qu'il y aurait pour lui à faire une distinction entre les accusés dont on instruisait la cause. Quand il s'agissait de rendre la justice, il ne fallait point pour cela oublier toute pitié et quand dix hommes étaient jugés, il était impossible d'admettre qu'il y eût entre eux une même culpabilité. La personne dont je prenais la liberté de l'entretenir était un étranger, un Anglais, le plus jeune de tous ceux qui avaient à comparaître. Il n'avait jamais eu part aux crimes des bandits. Je pouvais assurer à Son Excellence, sur mon âme en présence de Dieu, qu'il était resté étranger à tout acte de brigandage.

Je ne produisais aucun effet sur l'esprit impénétrable du marquis. Il m'écouta avec son calme ordinaire ; mais rien ne révéla chez lui la moindre émotion tandis que je lui parlais.

— Je suis fâché, dit le ministre, d'avoir à vous répondre par un refus. Mais la question est très-compliquée. Il ne s'agit pas ici seulement d'une affaire de bandits avec toutes les énormités que le banditisme traîne à sa suite. Il s'agit presque d'un crime de haute trahison. Il y a eu un combat en règle. Il y a eu quarante ou cinquante hommes de tués, parmi lesquels se trouvent quinze soldats du roi, mon maître. Non, monsieur, il n'est pas possible que la justice ne suive pas son cours rigoureux. Si la personne à laquelle vous vous intéressez a quelque circonstance à faire valoir en sa faveur, qu'elle la produise devant les juges, et ils la prendront en considération. Que Dieu lui vienne en aide !

Je ne me laissai point imposer par les paroles du marquis qui semblait me congédier.

— C'est à Votre Excellence seule que je puis m'adresser, lui répondis-je ; ce jeune homme n'a jamais été un des bandits que vous êtes, avec raison, décidé à exterminer. Il s'est trouvé avec eux, mais il n'a point eu part à leurs actes.

La troupe a marché contre eux ; et il était présent. Il n'y a eu aucune sommation de faite, aucune distinction entre l'innocent et le coupable. La troupe a tiré immédiatement. Ceux qui étaient ainsi attaqués ont été forcés de se défendre. Ils étaient resserrés dans un étroit espace, et l'individu dont il s'agit ne pouvait se séparer du groupe où il se trouvait. Y a-t-il aucune loi qui force un homme innocent à se laisser fusiller sans essayer de repousser la mort ?

A toutes ces allégations le marquis répondit en demandant combien de temps le jeune homme avait été dans la société de ces bandits. Puis il ajouta :

— D'après ce que vous me dites vous même, monsieur, l'affaire n'est que trop claire : celui que l'on trouve dans la compagnie de brigande est regardé lui-même comme un brigand. Il n'est pas arrivé en ce moment-là, dans cette matinée, au milieu d'eux ; il y était ; et il s'est armé avec eux contre la force publique. Il faut qu'il subisse les conséquences de sa conduite !

Au moment où il parlait, une dépêche adressée au chef de la magistrature à Palerme était sur le bureau du ministre et j'eus de bonnes raisons pour croire que les instructions contenues dans cette dépêche ne feraient aucune distinction entre les divers prisonniers. Un messager entra qui allait être chargé de cette dépêche. Un mot de cet homme m'apprit de quoi il s'agissait.

— Attendez, lui dit le marquis Fanucci

J'étais réduit au désespoir parce que j'entendais et par ce que je voyais. L'attention soutenue que j'avais donné au récit de Lord Dauvers et l'engagement sacré que j'avais pris, dans l'intérêt de son neveu, avaient été l'origine d'une mission avec laquelle je m'étais identifié. Je n'avais rien négligé, j'avais tout bravé pour Julien, même pe la mort, que j'aurais pu recevoir de la main des bandits qui m'avaient retenu captif.

Je restais donc comme cloué au plancher, et je ne pouvais quitter le cabinet du ministre. J'avais sur les lèvres ces paroles toutes prêtes à m'échapper : (Le jeune homme dont je défends la cause est un des premiers sur les rôles de la paire d'Angleterre !) Car ne s'agissait-ils pas d'une vie à sauver, et pouvais-je

suivre à la lettre maintenant les recommandations de Lord Dauvers? Lui même, s'il avait été présent, n'aurait-il point parlé devant le péril de mort qui menaçait son neveu? Mais malgré l'émotion extraordinaire que j'éprouvais, je ne pouvais oublier que, si j'avais parlé ainsi, si j'avais fait valoir l'origine et le rang de Julien, le ministre m'eût dit aussitôt :

— Et où est la preuve de cette allégation? Voilà la liste des accusés : son nom est Julien Clouderley. Est-ce là le nom d'une des premières familles d'Angleterre?

Je me serais vu forcé de baisser la tête devant le marquis et de me retirer honteusement.

En le quittant je me retrouvai dans la rue sous l'empire d'une vive exaltation.

— Non, me dis-je à moi-même, je n'ai pas fini; je ne sais encore ce que je ferai, mais j'agirai...

Mille projets impossibles me traversèrent la pensée. J'étais en proie à une surexcitation morale que je ne cherchais point à calmer, car elle faisait partie de ma force. La fièvre du corps double quelquefois les forces physiques; la fièvre de l'homme est aussi une puissance.

XXXIV

Je tournai le coin de la rue. Une voiture à quatre chevaux se dirigea de mon côté. Sous une impression dont je ne puis me rendre compte, mon attention se fixa sur cette voiture. Je n'étais point devenu plus calme, j'éprouvais, au contraire, la plus vive agitation; mais cette agitation avait cessé d'être apparente.

La voiture ne passa près de moi; elle prit une autre direction en s'engageant dans une autre rue ouverte à angle droit avec celle où j'étais. Je me hâtai de me suivre cette voiture. Pourquoi? je ne saurais le dire. Je marchai si vite, que j'en atteignis avant qu'elle eût tourné pour entrer sous la porte cochère de l'hôtel le plus fréquenté par les Anglais. Je vis les armes gravées sur le panneau. Un cri s'échappa de mes lèvres : c'étaient celles de la famille de Dauvers! J'entrai dans la cour de l'hôtel : la por-

tière de la voiture s'ouvrit. La première personne qui en descendit fut le secrétaire de Lord Dauvers. La seconde fut Lord Dauvers lui-même. Tous les deux étaient en grand deuil.

On eut beaucoup de peine à faire sortir Sa Seigneurie de la voiture. Elle était dans un état de faiblesse et de maigreur effrayant. C'était l'ombre que j'avais quitté un an auparavant, et bien des hommes de quatre-vingts ans sont moins faibles et moins décharnés. Il ne pouvait faire un pas sans être soutenu par deux personnes; si je l'avais rencontré accidentellement, il est probable que je ne l'aurais pas reconnu, quoiqu'il n'y eût qu'un an que je l'eusse quitté. Mais cette voiture anglaise, ces armes, son secrétaire, que j'avais vu en Angleterre tout me prouvait que je ne m'étais pas trompé.

Il était évident pour moi, quand j'étais parti d'Angleterre, que Lord Bardsley, c'est-à-dire le dernier enfant du comte de Dauvers, était déjà atteint d'une maladie mortelle. Mais son père ne voulait pas s'en avouer.

L'enfant avait langui plusieurs mois. Avec quelle anxiété lord Dauvers n'avait-il pas veillé sur lui? Il ne voulait pas que le dernier de ses fils mourût! Cette vie était maintenant tout pour lui l'affection qu'il avait pour cette être languissant et souffreteux était la passion où toute son âme s'était concentrée. En lui son père voyait tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il espérait. Il n'y avait rien qui, dans la vie, dût faire obstacle à cet enfant; la mer vers laquelle il avait à naviguer serait sans tempête; sa barque n'avait qu'à mettre à la voile. Suprêmes illusions de l'amour paternel, que la mort allait bientôt dissiper, mais auxquelles cette âme désespérée se rattachait comme le naufragé se rattache à la dernière planche qui le sépare des gouffres de l'Océan!

(A continuer.)

UNE VENGEANCE DE MÉDECIN.

— Ah ! c'étaient les nerfs ? Tant mieux ; car, avec toute la bonne volonté possible, on ne peut les mettre en relation avec la prétendue maladie de poitrine.

Mme de Langerain disait cela plaisamment, et elle ne s'attendait guère à l'effet que ses paroles devaient produire. Un sanglot souleva la poitrine de Céleste, et elle se couvrit le visage de ses deux mains.

— Des larmes ! dit Mme de Langerain avec étonnement. Allons, ma petite Céleste, tu n'es pas raisonnable, et je suis désolée qu'une plaisanterie...

— Ma tante, excusez-moi, interrompit Céleste, en essuyant ses yeux humides, il n'y a pas de votre faute, et je suis en effet bien déraisonnable.

— Et la cause ? demanda Mme de Langerain.

— La cause, dit Céleste avec un embarras, c'est que... c'est que, vous le voyez j'ai été souffrante.

— Céleste tu manque de franchise avec moi, et cela n'est pas bien. J'étais t'ai quittée, il y a quatre jours, gaie, bien portante ; je te trouve malade, affectée, songeuse ; il y a une raison à cela et, d'autre chose encore.

— Quoi, ma tante ?

— En revenant j'ai demandé ce qui s'était passé de nouveau, et on m'a répondu : « Mlle de Langerain n'épouse pas M. de Berny, le mariage est rompu. »

— C'est vrai, dit simplement Céleste.

— Comment ! s'écria Mme de Langerain au comble de la surprise, cette nouvelle est vraie ?

— Hélas ! oui, ma tante ; j'ai voulu que tout finit entre nous.

— Voyons, mon enfant, explique-toi ; car, en vérité, je ne comprends rien à ces énigmes. Jusqu'ici tu as eu confiance en moi ; tu m'as regardée comme la meilleure amie ; refuseras-tu de m'ex-

pliquer la raison de ton étrange conduite ?

Il y avait une grande tendresse dans l'accent avec lequel Mme de Langerain prononça ces paroles.

Céleste se leva, alla vers un petit meuble placé entre les deux fenêtres, ouvrit un tiroir, en tira un papier ; et, revenant vers sa tante, elle le lui tendit en disant :

— Lisez.

Mme de Langerain le prit et lut avidement les quelques lignes suivantes :

« Mademoiselle,

« Vous m'avez dédaigné, tant mieux. Aveuglé par la passion, j'avais oublié qu'épouser une femme poitrinaire, c'était me préparer dans un avenir prochain de cuisants regrets. Pour le service que vous me rendez, je vous en rends un autre. Sur ma parole de médecin, vous n'atteindrez pas vingt-cinq ans. Comme il pourra être utile de vous rappeler cette vérité, comptez sur moi pour cela.

« LÉOPOLD BERTHENAY. »

— Mais, c'est odieux, c'est barbare, c'est insensé, s'écria Mme de Langerain. Le dépit a rendu cet homme fou à lier. Et tu as pu te laisser ainsi impressionner par cette ridicule menace, ma pauvre enfant ?

Céleste baissa ses longues paupières.

— Ma tante, dit-elle, cette prédiction se réalisera.

— Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être. Allons, sois donc sûre et réfléchis un peu sérieusement à cette prophétie tard venue. Si tu l'avais accepté, il n'aurait pas tiré cet affreux horoscope, sois-en sûre. C'est un acte atroce de vengeance, voilà tout.

Céleste toute pensive demeurait silencieuse.

— Mais réponds donc, reprit Mme de Langerain avec inquiétude. Dis-moi que tu regrettes de t'être laissé émouvoir par cette folle et horrible lettre. L'as-tu montrée à ton père ?

— Je m'en garderais bien, s'écria Céleste ; qu'arriverait-il, mon Dieu ?

Mon père est viv, et cet homme est insc-
lent. Non, non, je souffrirai seule ; je
me préparerai seule à mourir, ajouta-
t-elle tandis que de grosses larmes j'ai-
lissaient de nouveau de ses yeux.

— Céleste, Céleste, tu m'épouvantes,
dit Mme de Langerain sérieusement
alarmée ; cette odieuse prédiction ne
s'accomplira pas.

— Je ne sais ; mais je le sens, je ne
saurais l'oublier. Me voilà replongée
dans toutes mes terreurs, dans tous mes
presentiments. Mourir, mourir ! et lais-
ser mon père seul ! oh ! cette pensée m'a
fait un mal affreux.

Elle se tut un instant et reprit :

— Au moins je ne léguerais à person-
ne ce mal héréditaire dont je suis at-
teinte. Je l'ai dit à M. de Berny, je
ne me marierai jamais.

Mme de Langerain s'approcha de
Céleste, posa sa main sur son front qui
brûlait, et l'obligea à la regarder en
face.

— Parles-tu sérieusement ? dit-elle.

— Très sérieusement, matante. Mon
père d'ailleurs à besoin de moi, je lui,
consacrerai ce qui me reste de vie.

— Encore s'écria Mme de Langerain
mais tu es folle, Céleste. Parce qu'il
plait à cet homme de te faire de vaines
menaces, vas-tu compromettre ton ave-
nir ?

— Il est cruel, matante ; mais il est
médecin et habile, vous me l'avez dit
vous-même. Il ne parlerait pas avec
assurance s'il ne devinait pas la gravité
de mon état.

Ce fut en vain que Mme de Lange-
rain épuisa tous les raisonnements pour
combattre les fatales convictions de la
jeune fille. Elle avait l'imagination
frappée, et sa tante ne put détruire
l'impression produite par cette odieuse
lettre. Elle la quitta, espérant que le
temps calmerait ses craintes, et lui
promit de garder le plus inviolable se-
cret.

V.

Leopold Berthenay, en choisissant
comme instrument de sa vengeance
de cette mort savait de quelle terri-
ble portée elle devait être sur sa victi-
me. Elle venait répondre comme un

écho à ce pressentiment fatale que la
famille de Céleste de Langerain avait
été impuissante à chasser entièrement
de son esprit. La pensée qu'elle serait
inévitablement atteinte de la maladie
terrible qui avait emporté sa mère avait
en effet plané sur sa jeunesse comme
un de ces nuages lourds de grêle que
redouteraient les fleurs étaient accessi-
bles à la crainte ; car, en tombant, ils
effeuilleraient leur corolle et rompraient
leur tige. Avec son organisation mala-
dive et sa vive imagination, la jeune
fille se laissait parfois maîtriser par ses
impressions ; et entre la vie et elle s'é-
tait toujours tendu, comme un voile de
deuil, ce pressentiment d'une mort hâti-
ve qui assombrissait toutes ses joies.
L'arrêt porté par un homme à la
science médicale duquel elle croyait la
foudroya. Son persécuteur, d'ailleurs,
ne se borna pas à cet avertissement.

Il s'attacha aux pas de la jeune fille.
Elle le retrouvait partout ; partout
surgissait devant elle ce spectre qui
n'avait que des paroles de mort sur les
lèvres, et il n'y avait pas de moyen
qu'il n'employât pour faire retentir à ses
oreilles cette menace permanente, qui
vibrant comme un glas. Il avait pour
cela des idées diaboliquement ingénieu-
ses. Elle était au dehors et au dedans ;
elle revêtait toutes les formes, elle s'in-
sinuait partout ; plus d'une fois elle lui
arriva au milieu d'objets de toilette. Un
jour elle regut de Paris un carton ren-
fermant des esquisses qu'elle avait de-
mandées ; l'une d'elles représentait une
tombée avec ses initiales et ces mots :
" Elle avait vingt-cinq ans." Elle ai-
mait à orner de fleurs quelques-uns des
appartements de sa maison ; elle s'en
priva, après avoir plusieurs fois trouvé
des branches de cyprès mêlés à ses bou-
quets.

Sa santé devint chancelante, et elle
persista dans sa résolution de ne pas se
marier. Dans son état de souffrance
on expliqua l'étrange tristesse qui s'était
emparée d'elle en même temps qu'un
incessant besoin de mouvement. Cet
homme, dont cauchemar, l'effrayait, et
elle voulait le fuir, il l'atteignait partout,
et elle était même obligée de subir par-
fois sa présence ; car, tremblant à la
pensée de voir ses menées découvertes

par son père, elle gardait héroïquement le silence sur cette persécution occulte qui la tuait.

Plusieurs années passèrent ; le terme fatal approchait ; et, soit que l'état moral réagit sur l'état physique, soit que ce dernier fût véritablement attaqué, elle crut sentir que ses forces s'affaiblissaient. Elle avait passé l'été, son dernier été à la campagne, et là encore il lui avait été rappelé qu'elle allait mourir. Malade de corps et encore plus d'imagination, elle se décida subitement à retourner à B***.

En arrivant dans la ville voisine, où elle devait prendre la diligence, la première personne qu'elle rencontra fut Léopold Berthenay. Elle lui apparut si morne, si épuisée, qu'il se sentit saisi de pitié ; mais, repoussant ce qu'il appelait une sottise faiblesse, il continua sa route vers l'hôtel des Messageries. La diligence allait partir emportant M. de Langevain et sa fille, dont les places avaient été arrêtées à l'avance. Il n'y en avait pas pour lui.

— Je partirai demain pensa-t-il.

Et il se fit inscrire sur les registres, puis il alla par la ville, errant dans les rues obscures et rêvant à sa vengeance. Son but allait donc être atteint. Cette femme qui avait osé le repousser avait, sous l'influence de ses menaces, fermé volontairement les yeux aux espérances terrestres de l'avenir, et il venait de la voir, pâle affaiblie, flétrie dans sa beauté attristée dans sa jeunesse, et s'inclinant vers cette tombe qu'il lui montrait béante sous ces pas. L'œuvre infernale née dans sa colère et de son orgueil touchait à sa fin, et il en retirait ceci : quand sa vie faisait silence, quand il se trouvait seul avec lui-même, ce quelque chose d'aigu, d'acéré, d'implacable qu'on appelle qu'il n'est pas fait pour le mal quelque endurci que soit un cœur, la conscience à son heure, et il n'y a ni agitation ni atonie assez puissantes pour étouffer cette voix divine qui parle quand même.

Attelé à un mauvais, à un horrible projet dévoré par cette soif de vengeance qui résumait toute la malice de sa nature chaque pas qu'il avait fait dans cette voie ne lui avait causé qu'une sorte de satisfaction âpre et violente qui tenait

autant de la souffrance que de la joie. La haine et la paix ne sauraient habiter ensemble dans un cœur d'homme, et son sang froid apparent cachait une de ces désolations intérieures qui se devinent, mais dont l'œil de Dieu peut seul sonder le douloureux mystère.

Dans les rues mal éclairées de cette ville où un hasard le retenait, il errait, poursuivi par le fantôme qui hantait sa solitude. Sa tête orgueilleuse s'inclinait sur sa poitrine, son œil éteint restait baissé ; on l'eût pris pour un coupable et il l'était en effet, plus que bien des hommes pervers atteints par la loi humaine. Il souffrait de cette souffrance sans nom éprouvée par l'homme qui, en se repliant sur lui-même, ne trouve dans le temps écoulé que des souvenirs de deuil ou que des actes mauvais.

Un accident, bien futile en apparence interrompit le cours de sa capricieuse promenade et celui de ses sombres méditations. Une grande clarté parut tout à coup devant lui dans la rue étroite qu'il suivait. Elle provenait d'une lanterne dont la double lumière éclairait les pas d'un groupe de femme frileusement encapuchonnées, et quelques hommes suivaient. Un pas de plus, et il entra dans le cercle lumineux ; mais, comme il avait deviné des connaissances par le domestique, et qu'en ce moment une reconnaissance lui eût été souverainement désagréable, il recula devant la lucarne indiscrete, prit au hasard une porte ouverte à sa droite, et se trouva dans une église. La partie du temple où il arrivait si opinément était obscure et déserte mais il y avait foule dans les bas côtés et dans la nef ; quelques lampes éclairaient les fronts découverts les visages attentifs, et une voix vibrante et sonore s'élevait au milieu du silence le plus profond qui puisse se faire dans une assemblée d'hommes.

(A continuer.)

A NOS ABONNÉS.

Il fut un homme dont le nom est resté cher au Canadien; un homme dont la vie toute entière fut consacrée au service de son pays, c'est M. Garneau. Son nom n'est pas oublié, il ne le sera jamais; il est écrit sur un monument qui ne peut pas plus périr que le pays dont il décrit l'histoire; il est écrit au fond de tout cœur Canadien. Une année déjà s'est écoulée depuis que M. Garneau, comme tout ce qui est mortel, a rendu son dernier tribut à la vie. Sa présence nous est maintenant pour jamais ravie. Il s'usa pour nous et disparut aussitôt, sans nous laisser le temps de lui dire notre reconnaissance.

Eh, bien! amis lecteurs, c'est pour rendre hommage à la mémoire de cet homme qui a tant fait pour nous, c'est pour montrer que nous ne sommes pas indifférents aux travaux de l'intelligence, que nous avons fait exécuter à Paris une Lithographie du portrait de M. Garneau, pour la distribuer comme Prime aux abonnés du *Feuilleton*. Il faut avouer que cette œuvre mérite doublement une telle destination. Le tableau d'un homme, d'abord, qui révèle, en le voyant, l'image de la plus belle intelligence, relevée par la pratique des plus hautes vertus civiques, puis la perfection même de l'œuvre. Tous les traits si parfaitement développés ressortent admirablement sur un fonds très beau, et qui offre la jolie grandeur de vingt six pouces sur dix-huit. La valeur de cette Lithographie, la plus parfaite que nous ayons vue dans ce genre, équivaut assurément au misérable dollar, prix de l'abonnement soul. Du reste cette Lithographie est exclusivement réservée aux abonnés du *Feuilleton*, et leur sera distribuée avec le premier numéro du second volume, au premier d'Octobre prochain. Elle ne sera en vente nulle part.

Nous espérons donc que le public saura tenir compte des dépenses que nous avons faites, pour donner quelque importance à notre journal. Nous annonçons du reste notre prospectus avec

le prochain numéro. Les améliorations que nous voulons faire à notre feuille y seront expliquées.

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1 un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco*: A. M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iber ville.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

“LE FEUILLETON” est en vente, au dépôt de *Journaux* de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT